



HAL
open science

Aux alentours de la parole : questions sur un terrain inachevé

Agnes Martial

► **To cite this version:**

Agnes Martial. Aux alentours de la parole : questions sur un terrain inachevé. Sarah Cordonnier; Bernard Bensoussan; Mélodie Faury; Joëlle Le Marec. Trajectoire et témoignage. Pour une réflexion pluridisciplinaire, Éditions des archives contemporaines, pp.27-42, 2015, 978-2-8130-0183-2. hal-02176680

HAL Id: hal-02176680

<https://hal.science/hal-02176680>

Submitted on 15 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aux alentours de la parole : questions sur un terrain inachevé

Agnès Martial

in Sarah Cordonnier, Bernard Bensoussan, Mélodie Faury, Joëlle Le Marec (dir.), *Trajectoire et témoignage. Pour une réflexion pluridisciplinaire*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2015, p. 27-42.

Emilio m'accueille un après-midi dans son appartement, situé dans un quartier modeste du centre ville : un grand salon - salle à manger - cuisine avec une alcôve, meublés très simplement, et une chambre. Des affiches provenant apparemment d'une église évangéliste sont accrochées au mur en guise de décoration : photographies de scènes naturelles – coucher de soleil, cascade, forêt – accompagnées de textes louant le seigneur ou annonçant son retour. Dans l'alcôve du salon, sur un matelas posé au sol, deux adolescentes regardent la télévision et un enfant d'environ trois ans fait la sieste. L'atmosphère est accueillante, même si Emilio semble inquiet, tendu. Une fois installée avec lui autour de la table, on m'offre quelque chose à boire. Emilio appelle l'une des filles qui s'installe avec nous pour traduire (il est d'origine latino-américaine, en France depuis cinq ans, et ne parle pas encore très bien français). Comme la conversation se déroule finalement sans trop de difficultés, elle repart s'asseoir près de sa sœur. Toutes deux regardent la TV d'un œil et écoutent l'entretien avec attention, intervenant si je m'adresse à elles, si nous avons besoin d'une traduction, ou lorsque l'une d'entre elles souhaite apporter une précision. Le petit garçon qui dormait se réveille au bout d'une heure. Je demande à Emilio s'il est son fils, il m'explique que c'est celui d'une amie qui lui demande quelquefois de le garder car elle a "plus confiance en lui" (charpentier de métier, il a cessé de travailler depuis qu'il est seul avec ses quatre enfants). Encore ensommeillé, l'enfant grimpe sur les genoux d'Emilio qui l'installe sur une chaise haute, va chercher un gâteau et une compote qu'il fait manger à l'enfant tout en continuant son récit. Dès son goûter terminé, le petit garçon se met à jouer dans la pièce. Il semble comme chez lui. Le médecin arrive alors pour examiner l'une des filles d'Emilio, restée à la maison en raison d'une petite maladie. Il semble bien connaître la famille. Durant l'examen médical qui se déroule dans la pièce, je ne sais trop que faire, craignant d'être indiscreète. Sensible à ma gêne, Emilio m'entraîne dans la chambre où dort, dans un lit parapluie, une petite fille de 18 mois. "C'est la mienne", me dit-il, "c'est ma dernière petite fille !". Une fois revenus dans le salon, il me raconte que l'enfant est née de sa relation avec une compagne rencontrée à Marseille, dont il est séparé depuis. Le docteur est toujours là. Emilio me propose de regarder son album, un imposant volume dont les photographies retracent les différentes périodes de sa vie. On l'y voit avec ses enfants petits et leur mère, avec sa famille et ses amis en Amérique Latine. J'y découvre aussi de nombreuses photos de son baptême et de moments partagés à l'Eglise évangélique, en Amérique Latine puis à Marseille. Le docteur est parti. Nous reprenons l'entretien, sa petite fille s'est réveillée, levée par l'une de ses sœurs. Il la fait goûter également, puis elle joue avec le petit garçon. L'ambiance sonore devient plus animée, nous sommes fatigués, je sens qu'Emilio en a assez. L'entretien se termine.

Ce récit d'entretien est extrait des matériaux recueillis lors d'une enquête conduite à Marseille, auprès d'une trentaine d'hommes, sur le thème des redéfinitions de la paternité dans les nouvelles trajectoires conjugales et familiales. Le projet formulé autour de cette

enquête avait pour objectif de décrire une figure nouvelle et singulière : le père « en solitaire », dont les liens aux enfants doivent, après un divorce ou une séparation, se dispenser de la médiation quotidienne de la mère, et se jouent dans un espace et un temps redéfinis par la rupture du couple et la nouvelle organisation des liens père-enfant. Pour ce faire, l'idée était d'étudier un ensemble de situations dans lesquelles des hommes, pères d'un ou plusieurs enfants, pourraient témoigner d'une telle expérience. La méthodologie qui s'est rapidement imposée comme la plus appropriée fut celle des entretiens individuels. Elle permettait tout d'abord de recueillir une parole assez difficile à susciter - ce sont les femmes qui « parlent famille » et parenté dans nos sociétés – et d'accéder à la description de situations mal connues et peu investiguées. Les témoignages que je souhaitais recueillir seraient sollicités comme des récits permettant d'appréhender les individus, hommes et pères, à travers une « histoire de paternité » replacée dans une trajectoire biographique. L'expérience paternelle pourrait ainsi prendre sens dans l'entrelacs d'une histoire familiale, puis conjugale et parentale, articulées aux aléas de l'inscription culturelle, sociale et professionnelle, et des relations de chacun de ces hommes aux institutions entourant sa paternité.

Du recueil de la parole à l'analyse d'un quasi-texte : une démarche singulière

Le recueil de témoignages et de récits en situation d'entretiens est une démarche devenue dominante dans les travaux de sociologie et d'anthropologie des formes familiales contemporaines : les études traitant des familles recomposées, des familles homoparentales ou des familles nées de l'assistance médicale à la procréation reposent toutes sur des corpus d'entretiens, réalisés en face à face, voire, dans certains cas particuliers, par téléphone ou par mail. Un tel choix méthodologique est parfois le fait d'anthropologues de renom, passés de l'étude des relations de genre et de parenté au sein de sociétés lointaines à l'analyse des reformulations contemporaines de ces relations dans les sociétés occidentales. Ce fut le cas de David Schneider (1968), figure fondatrice des études sur la parenté contemporaine, passé de l'île de Yap, en Micronésie, aux familles des classes moyennes de Chicago. Janet Carsten a elle aussi tenté cette expérience. Anthropologue forte d'une longue expérience de terrain en Malaisie, elle témoigne du malaise ressenti lors de la réalisation d'une étude menée en Angleterre auprès d'anciens enfants adoptés.

« Mon enquête était conçue à partir de questions très précises. Elle était entièrement fondée sur des entretiens menés dans les salons des personnes qui avaient répondu à une lettre de présentation initiale. J'ai trouvé quelque peu déstabilisant cette manière de rentrer chez les gens sans rien savoir d'eux ou presque, pour enregistrer leurs réflexions sur des expériences très intimes. J'en ressortais quelques heures plus tard et je rentrais chez moi avec la

sensation d'avoir reçu une dose intense mais désincarnée de leurs histoires personnelles. J'étais également très consciente de mon ignorance de la manière dont ces récits d'expériences s'accordaient avec le reste de leurs vies et de leurs relations de parenté » (Carsten, 2006)

L'enquête par entretiens recèle donc, au regard d'une véritable immersion de terrain, de nombreuses particularités scientifiques et éthiques, la rencontre ne permettant d'accéder que de manière parcellaire et spécifique (sous la forme d'une mise en récit) aux expériences familiales et personnelles des personnes rencontrées. Janet Carsten note également que le matériau constitué par les entretiens revêt une forme particulière, quasi-textuelle, dans laquelle « des énoncés particuliers scrupuleusement transcrits ont une valeur démonstrative et explicative », chaque mot revêtant une signification précise qu'il importe de restituer et d'interpréter avec le plus grand soin, en relation avec d'autres sources également textuelles : textes de loi, débats parlementaires, discours médiatiques, œuvres littéraires ... Elle remarque que cette attention accordée au texte tranche avec les pratiques de l'ethnologie classique, où les échanges et conversations ne sont pas toujours enregistrés ni retranscrits, mais peuvent en revanche être rapportés à la réalité des actions observées.

Ainsi l'entretien ne peut-il recouvrir la même réalité sociale que l'enquête par « immersion » ou reposant sur des interactions et des observations répétées. Il conduit à privilégier une forme particulière de description du social : plus que de faits objectifs saisissables à travers des gestes et des pratiques, les travaux reposant sur un corpus d'entretiens traitent des paroles, des discours, ils portent sur des univers de sens et de significations, des valeurs et des représentations, des manières de décrire et de penser la parenté, des façons de dire bien plus que des façons de faire.

La pratique de l'enquête par entretien interroge ainsi le statut épistémologique et le sens même d'une démarche dite « ethnographique ». Lorsqu'ils reposent sur un corpus d'entretiens et de sources textuelles ou fictionnelles, les travaux relevant de l'anthropologie se situent pour ainsi dire à la lisière de la discipline, puisqu'ils en utilisent les outils théoriques et conceptuels sans toutefois mettre en œuvre une véritable entreprise de terrain, entendue comme expérience d'observation participante traduite par une longue immersion au sein du groupe étudié. Lorsque le chercheur s'intéresse à des milieux culturels et sociaux très proches du sien, on pourrait postuler qu'il expérimente cette immersion dans sa vie ordinaire et quotidienne, exerçant au fil des jours et de l'avancée de sa recherche une « observation flottante » potentiellement féconde (Pétonnet, 1982 ; Martial, 2003). Mais qu'en est-il lorsque

son objet d'étude le confronte, au sein de sa propre société, à des groupes, des paroles et des représentations très différentes ?

Un groupe socialement hétérogène

Recueillir des témoignages en forme de biographie, reconstituer des trajectoires individuelles et singulières ne dispense pas, et au contraire oblige à une contextualisation historique, sociale et culturelle des expériences décrites (Bourdieu, 1986). Il importait d'anticiper celle-ci dans la définition du groupe de pères envisagé. J'ai souhaité diversifier autant que possible la population en fonction de son appartenance sociale et culturelle, espérant éviter deux écueils bien connus des études de sciences sociales sur la famille contemporaine. Le premier consiste à appréhender les changements familiaux à partir de l'étude des seules classes moyennes et supérieures, le plus souvent urbaines, ce qui tend à valider de manière implicite un modèle diffusionniste des normes et pratiques conjugales et familiales, qui seraient inventées là et dont on pourrait supposer qu'elles se répandent ensuite, avec plus ou moins de bonheur, dans les classes populaires et les milieux ruraux (Bessière, 2008). Le second tend à « isoler » les milieux dits modestes ou populaires, généralement traités à part dans les études sur la famille à travers des monographies centrées sur une cité, un quartier, un ensemble d'études de cas portant uniquement sur des parents en situation de précarité, et les changements traversant les liens familiaux y sont le plus souvent décrits de manière négative, en terme de fragilisation et de déstructuration. Rencontrer des hommes provenant d'horizons sociaux extrêmement divers permettrait de tenir compte de contraintes objectives, d'ordre économique et matériel, tout en décrivant, à partir de différents milieux sociaux, les variations sociales et culturelles affectant l'évolution des rapports de genre et de parenté.

Encore fallait-il trouver ces hommes, aller à leur rencontre, obtenir leur accord. De premiers entretiens, réalisés selon la classique méthode du bouche-à-oreille, montrèrent rapidement les limites de la démarche, restreignant les rencontres à des pères accueillants, sympathiques et souvent passionnants, mais partageant un niveau de qualification, un confort socio-économique et un univers moral et culturel très homogènes. L'une des voies habituellement empruntées pour accéder à des milieux plus divers consiste à passer par différents services sociaux et lieux d'accueil (centre social, PMI, centres CAF, crèches ou garderies) voués à la vie familiale. Cependant, la majorité des recherches ayant adopté cette démarche s'accordent sur l'absence ou la rareté des pères et des hommes parmi les publics de ces services,

majoritairement féminins. Une dernière stratégie offrait la possibilité d'identifier des pères ayant vécu une rupture conjugale en même temps que leur inscription sociale, à travers leur situation au regard de l'emploi et leur niveau de revenu : la Caisse d'Allocation familiales des Bouches du Rhône a accepté de jouer le rôle d'intermédiaire, en me permettant de contacter parmi ses allocataires des pères se déclarant séparés ou divorcés, et vivant avec leurs enfants. Ces hommes n'étaient cependant repérables dans les fichiers de la CAF qu'à la condition qu'ils n'aient pas refondé un nouveau couple et se déclarent administrativement comme célibataires¹. Cette dernière spécificité m'a conduite à redéfinir sensiblement la population envisagée, qui serait dès lors constituée d'une majorité de pères vivant seuls avec leurs enfants, soit en résidence alternée, soit au quotidien. Une liste de 500 pères recouvrant un très large spectre d'inscriptions sociales et professionnelles a été établie. Une lettre présentant le projet de recherche et sollicitant leur accord pour un entretien leur a été envoyée. Les résultats ont largement dépassé nos attentes, puisque 70 pères ont répondu et donné leur accord. J'ai sollicité le concours d'une jeune anthropologue, Juliette Sakoyan, pour la réalisation des entretiens, car il était matériellement impossible d'honorer toutes les réponses reçues, et nous avons rencontré un total de 34 personnes. Les rencontres, longues de 45 minutes à trois heures, se sont pour la plupart déroulées au domicile des pères, plus rarement sur leur lieu de travail, ou dans un café. Pour des raisons principalement logistiques, dans une majorité de cas, nous n'avons rencontré ces hommes qu'une seule fois.

Cette enquête se singularise donc par l'hétérogénéité sociale et culturelle du groupe constitué. Nés à Marseille, venus d'autres régions françaises, ou migrants d'origine étrangère, ces hommes étaient nantis de niveaux de qualification très différents, et appartenaient à des catégories socioprofessionnelles très diversifiées (sans activité, ouvriers, employés ou cadres du secteur public ou privé, indépendants). Ils habitaient dans différents lieux de la ville de Marseille, des cités des quartiers Nord aux quartiers résidentiels du Sud, des rues populaires aux secteurs habités par les classes moyennes du centre-ville.

Cette diversité a été obtenue par des modalités spécifiques d'entrée en contact avec les personnes rencontrées ; inédite dans mon parcours de recherche, elle a ouvert de nouveaux questionnements, et m'a conduite à reconsidérer les conditions du recueil de témoignage dans le cadre de mes enquêtes, généralement fondées sur des entretiens. A partir d'un retour

¹ La CAF ne pouvait identifier que des hommes vivant seuls avec leurs enfants car les fichiers de la CAF ne différencient pas les premières et les secondes unions : on ne peut savoir si la compagne ou l'épouse d'un homme est la mère ou la belle-mère des enfants.

critique sur les conditions de réalisation de cette étude, je souhaiterais donc interroger les « alentours » de la parole appelée à devenir un « quasi-texte », un discours révélateur des représentations contemporaines de la parenté. En quoi l'entrée dans la relation qui permettra son éclosion peut-elle en façonner le contenu ? Peut-elle s'enrichir d'une forme d'observation attentive au contexte matériel, spatial et relationnel de l'échange, informant à la fois la situation étudiée et la relation entre l'ethnologue et l'enquêté ? À quelle réciprocité, porteuse de la légitimité du chercheur et de sa démarche, doit-elle enfin conduire une fois reçu le don d'un témoignage ?

L'identité flottante de l'enquêtrice, ou comment donner sens à l'interaction

L'entretien est une interaction, dont le « déroulement dépend évidemment aussi bien des stratégies des deux (ou plus) partenaires de l'interaction, et de leurs ressources cognitives, que du contexte dans lequel celle-ci se situe » (Sardan, 2008 : 56). Dès lors, « approcher au maximum l'entretien guidé d'une situation d'interaction banale quotidienne, à savoir la conversation, est une stratégie récurrente de l'entretien ethnographique » (Ibid, 2008 : 58). Toutefois, tendre vers le caractère ordinaire de la conversation et vers un rapport égalitaire qui permettraient une parole ressentie comme libre et spontanée ne va pas de soi.

De manière générale, entrer dans le salon d'une personne que l'on ne connaît pas pour lui demander de nous raconter son histoire sans autre enjeu que celui de la curiosité scientifique est une démarche étrange, presque aussi étrange, finalement, que d'arriver dans une société inconnue pour s'y mêler aux personnes et aux activités en invoquant pour seul motif de sa présence l'accès à la connaissance (Schinz, 2002). Pierre Fournier souligne le caractère incongru de cette interaction, durant laquelle chacun doit définir sa place. Comme il le suggère également, si l'enquêteur sait ce qu'il est venu chercher, l'enquêté, qui pourtant le reçoit chez lui, ne le comprend pas toujours d'emblée. Devant l'indétermination du rôle et de la qualité de la personne entrée chez lui, il utilisera tous les signes susceptibles de donner sens à l'interaction : le sexe et l'âge de l'enquêteur, l'apparence physique, la couleur de peau, les vêtements, les accents et registres langagiers. L'enquêté peut également se référer à d'autres situations déjà expérimentées et dont il maîtrise les règles et le répertoire de gestes et de paroles (Fournier, 2006). Ainsi, pas plus que dans le cadre d'un terrain réalisé au sein d'une société inconnue, l'ethnologue n'est ici « maître de sa personne » (Schinz, 2006). Il est tributaire des identités, compétences et caractères qu'on lui attribue, en réponse à sa manière de se présenter et d'interagir avec ceux qui l'entourent.

Dans le cadre de cette enquête, le dispositif choisi pour la prise de contact avec les pères revêtait une importance toute particulière. Il impliquait un accord mentionné par écrit, accompagné de l'indication d'une adresse et de coordonnées téléphonique sur un formulaire, que les pères glissaient ensuite dans une enveloppe pré-timbrée et libellée à mon adresse professionnelle.

On ne peut que souligner la dimension formelle, voire contrainte de cette entrée en matière, induite par la présence de l'écrit et par sa forme administrative. Si cette lettre et son contenu ont été reçus et compris en accord avec le projet par certains pères, ils étaient aussi à même de susciter l'inquiétude. « *Les lettre, elles font un peu peur* » me dit ainsi Medhi, algérien, en France depuis 10 ans, qui a fait lire le courrier à sa voisine avant de me répondre. Loin d'instaurer une relation égalitaire avec l'enquêté, le rapport à l'écrit établissait d'emblée une forte asymétrie entre l'enquêtrice et ses interlocuteurs. Ce caractère inquiétant était accentué par les informations délivrées dans la lettre qui mentionnait différentes institutions liées à la recherche (ANR, CNRS, EHESS, Centre Norbert Elias). S'ils garantissaient à un public averti la véracité et le sérieux du projet scientifique motivant l'enquête, ces différents sigles pouvaient aussi paraître bien obscurs à des personnes moins familières du domaine, accentuant la dimension administrative du courrier. Le seul sigle connu à coup sûr de tous les destinataires de cette lettre était en fait la CAF, organisme qui verse les allocations familiales, mais qui peut aussi contrôler la situation de ses allocataires.

En dépit ou peut-être du fait des bonnes intentions explicitées dans la lettre (garantie de confidentialité et d'anonymisation des données recueillies, mention du fait que la CAF a simplement donné accès aux adresses des personnes et que l'enquête n'aura aucun effet sur le versement et le montant des prestations, autant de précisions qui peuvent rassurer comme susciter l'inquiétude), certains pères ont accepté l'entretien moins pour exprimer leur réelle volonté de participer à l'enquête que pour « être en règle » et « ne pas avoir d'ennuis ». La rencontre pouvait ainsi débiter sous les auspices d'une relation perçue comme une intervention de l'institution, un contrôle de plus, sans que son origine soit clairement identifiée. Conscientes de ce fait, nous présentions la recherche et le projet au début de chaque entretien, et demandions toujours au père pour quelles raisons il avait accepté de nous rencontrer. Nous précisions, lorsqu'un doute semblait subsister, que nous ne venions pas de la CAF, que nous n'étions pas non plus assistantes sociales ou psychologues, avec des résultats parfois décevants, comme en témoigne le début de cet entretien réalisé par Juliette Sakoyan :

JS : De toute façon on fait pas une enquête pour savoir qui fait bien ou qui fait mal hein... (rires)

Père : Mais je suis déjà passé par là, je suis déjà passé par là : j'ai eu au moins dix assistantes (sociales).

L'ethnologue est parfois littéralement prise au piège, placée dans une position qu'elle ne s'attendait pas à devoir assumer. Sylvain, père de trois enfants, employé municipal à la ville de Marseille, m'accueille un matin dans son appartement. C'est un petit homme jovial et sympathique, visiblement heureux de jouer le jeu de l'entretien. Il me signale que sa fille adolescente est présente, mais je ne la vois pas et finis par interroger Sylvain : est-elle occupée, peut-être dans sa chambre, en train de faire ses devoirs ? Il m'annonce alors qu'elle est en train de ranger la chambre des filles, car il m'a fait passer pour une assistante sociale qui risquait de la "placer" si les lieux étaient en désordre. Sylvain paraît très content de son stratagème : « *c'est pas beau mais ça sert !* » - qu'il dit tenir de son ex-femme : « *parce que leur mère elle leur a dit que s'ils rangeaient pas leur chambre, s'ils filaient pas un coup de main, elle faisait venir l'assistante sociale et ils étaient placés.* » Je proteste et lui réexplique la raison de ma présence. Lorsqu'il me fait visiter l'appartement, je m'extasie tout de même sur l'ordre régnant dans la chambre de la jeune fille, qui nous y attendait. Visiblement soulagée, l'adolescente vient écouter la fin de l'entretien et échanger quelques phrases avec son père. Bien que présentée sur le mode de la plaisanterie, du bon tour joué par un père à sa fille qu'il trouve un peu paresseuse, cette assimilation en dit long sur l'incertitude de Sylvain quant aux raisons de ma présence chez lui, présence qu'il interprète, sur le mode du jeu, en référence à d'autres visites, peut-être déjà reçues par la famille.

Ainsi, certains hommes s'adressaient d'abord à l'enquêtrice comme à la représentante d'une institution venue contrôler ou évaluer leurs compétences, particulièrement lorsqu'ils étaient familiers des services sociaux ou judiciaires. Nombre d'entre eux se préparaient à l'entretien. Lorsque la rencontre a eu lieu à domicile, plusieurs ont mentionné leur préférence pour un rendez-vous l'après-midi, expliquant ensuite qu'ils avaient profité de la matinée pour ranger ou faire le ménage, afin de donner à voir un cadre de vie qu'ils jugeaient présentable et susceptible de renvoyer une image positive de leur paternité. D'autres préparaient aussi différents documents administratifs relatifs à leur situation sociale ou judiciaire (en cas de conflit avec la mère suite à la rupture), sans très bien savoir s'ils nous seraient utiles.

Pour nos interlocuteurs appartenant aux classes moyennes et supérieures ou ayant un parcours de formation plus important, le motif de notre présence était plus facile à identifier. Certains témoignaient de leur intérêt pour la recherche, des questions étaient posées sur les résultats,

leur diffusion, leur publication, etc. Ces hommes connaissaient le domaine d'où l'enquêtrice disait provenir, ils y avaient accès de diverses manières, nous étions donc dans un univers de références partagées. Ils n'en maîtrisaient pas moins leur discours et leur récit.

L'entretien consiste d'abord en un exercice réflexif, au cours duquel chacun veille à dresser de lui-même un portrait acceptable et si possible valorisant. La thématique envisagée – la paternité « solitaire » après une rupture conjugale – comporte en outre d'importants enjeux de légitimité, liés à la rareté des situations décrites, à leur caractère peu et mal reconnu, et parfois au fait que le père est en conflit aigu avec la mère des enfants quant à la place qu'il occupe auprès d'eux. Dès lors, quels que soient les milieux sociaux d'appartenance et les variations du statut accordé à l'enquêtrice, ces hommes mettaient en scène leur paternité. La cohérence et l'organisation des récits tournaient généralement autour de deux motifs principaux : la description d'une figure paternelle aussi "exemplaire" que possible, toujours très investie dans la prise en charge, l'éducation et le devenir du ou des enfant(s), et celle d'une figure maternelle fréquemment défaillante. Ils nous livraient donc un ensemble de principes, de valeurs et de critères définissant à leurs yeux un « bon » père (et une « mauvaise » mère) dans la situation où ils se trouvaient.

En outre, ce portrait était en partie façonné par l'altérité liée au genre, puisque nous étions deux femmes enquêtrices venues parler d'expériences intimes et personnelles, vécues par des hommes et racontées par eux. Certains domaines étaient ainsi peu ou pas évoqués, le principal étant la sexualité masculine, (la sexualité féminine étant en revanche fréquemment abordée sur le mode de la sexualité « déviante » de l'ex-femme). Une enquête parallèle menée par un collègue masculin (Orain, 2012) a permis de recueillir des témoignages plus riches sur la souffrance exprimée par certains pères, lorsque leur situation ne leur permettait plus d'entretenir une vie amoureuse et sexuelle satisfaisante. En outre, le fait que nous soyons femmes, donc potentiellement mères et conjointes, alors que nous étions racontés des conflits parfois violents, ou lorsque certains de nos interlocuteurs énonçaient différentes opinions concernant les relations de genre, les conduisait parfois à nous questionner (« *vous avez des enfants ?* »), à nous prendre à parti (« *vous les femmes, maintenant vous travaillez et vous élevez des enfants* ») ou à infléchir certains de leurs principes et jugements : « *je suis macho, mais pas sur tout* », « *je pense pas que les femmes élèvent mieux les enfants que les hommes, je ne le pense pas, mais je peux admettre très bien que les femmes le pensent* ». Il est probable qu'en présence d'un homme, certains de ces discours auraient pris un tour différent, et sans doute plus radical.

Recueillir des témoignages ou des récits consiste donc à en assumer le caractère réflexif et contrôlé, en acceptant de jouer le jeu du « portrait » nécessairement construit au fil de l'entretien, en fonction de l'identité et du rôle attribués à l'enquêteur. Il revient à ce dernier de tenter de déconstruire cette identité pour installer, voire co-élaborer un cadre *ad hoc* pour l'entretien, en signifiant de différentes manières qu'il ne porte aucun jugement sur le contenu de ce qui lui est raconté, qu'il n'évalue pas, qu'il écoute. La relation peut alors évoluer, la confiance s'installer, les doutes et les difficultés s'expriment, les paroles et anecdotes spontanées peuvent survenir dans le récit.

Le cadre de la rencontre : univers domestiques, langages et mondes sociaux

Dans la pratique des entretiens, l'attention au seul discours recueilli et à son traitement semble fréquemment occulter le cadre et le contexte de sa réception. Dès lors qu'est posé le principe méthodologique du recueil formalisé d'un témoignage, une fois énoncées les caractéristiques sociales des personnes composant le corpus étudié et la manière dont ce dernier a été constitué, la scène de l'entretien, avec son décor, ses acteurs et les actions qui s'y déroulent sont finalement peu décrites. Ceci tient sans doute à différentes raisons.

Tout d'abord, dans la pratique du terrain en anthropologie, l'entretien ethnographique est un mode de recueil des données qui s'articule à d'autres modalités d'accès à la connaissance (Sardan, 2008). L'observation permet notamment de développer les éléments de description des lieux, des personnes, des interactions diverses entre l'enquêteur et le milieu étudié, et d'informer ainsi « de l'extérieur » les conditions de l'entretien et les données qu'il permet de recueillir. Ce dernier est alors peu interrogé en tant que tel, mais il est problématique qu'il demeure également peu questionné dans le cadre d'enquêtes principalement fondées sur le recueil de témoignages.

Ceci tient peut-être également au fait que dans nombre d'études sur la parenté contemporaine, l'ethnologue travaille non seulement dans sa propre société, mais situe aussi bien souvent son enquête dans un univers social et culturel relativement proche du sien. La simple question de l'accès au terrain peut expliquer cette homogénéité culturelle : de nombreuses enquêtes par entretiens ont été réalisées par le biais de la méthode « boule de neige », qui rend difficile la diversification sociale et culturelle du corpus étudié, et débute fréquemment dans le milieu d'interconnaissance de l'étudiant ou du chercheur. En outre, certaines des formes familiales étudiées (par exemple les familles adoptives) se recrutent plutôt dans des milieux socio-professionnels relativement privilégiés. Dans ces conditions, le caractère ordinaire et familier

des lieux, des personnes et des interactions, tels qu'il apparaît au chercheur, peut rendre « invisibles » ou peu dignes d'attention les conditions mêmes de réalisation de l'entretien.

L'enquête par entretiens fait donc rarement l'objet, dans les études sur la parenté, d'un effort descriptif des conditions et contextes dans lesquels sont recueillis récits et témoignages, effort pourtant susceptible d'ouvrir de féconds questionnements sur la position du chercheur, la relation qu'il noue avec l'enquêté, et leur incidence sur les données recueillies.

La rencontre constituée par l'entretien s'incarne dans un lieu et se déploie dans une temporalité particulière ; elle évolue différemment en fonction des personnes présentes, des interactions qui les unissent, de leur état émotionnel au moment de l'échange : autant d'éléments observables et perceptibles qui en informent le contenu.

Dans cette enquête, la plupart des entretiens ont eu lieu au domicile des pères. La configuration des lieux, leur aménagement, la manière dont ils sont décorés et habités témoignent d'une vie familiale et domestique qui se laisse entrevoir le temps de la rencontre.

L'extrait débutant cet article décrit ainsi une courte intrusion dans la vie d'Emilio, qui permet de rapporter son récit à diverses observations, relatives au confort économique très modeste de la famille (aménagement et configuration des lieux), aux contraintes familiales qui pèsent sur lui (présence des enfants, petits et grands, manière dont il en prend soin), aux réseaux de relations sociales dans lesquels il est engagé (médecin, église, amie dont il garde les enfants). Source d'une observation certes limitée, le contexte spatial, matériel et relationnel n'en donne pas moins sens, chair et matérialité au récit recueilli. Il informe, même de manière parcellaire, sur la vie familiale dont le chercheur est venu s'enquérir. Ainsi l'entretien donne à voir comme il donne à entendre, et cette observation n'est pas sans incidences sur la relation d'enquête, dans un contexte de grande diversité sociale des personnes enquêtées.

Louis est ingénieur dans une grande entreprise française, père de deux jeunes enfants qui vivent chez lui la moitié du temps. Il m'accueille avec gentillesse mais sans se départir d'une certaine réserve : en conflit judiciaire avec la mère de ses enfants, il m'a prévenue qu'il ne souhaitait pas que son témoignage soit enregistré. Il tient cependant à témoigner et s'interroge sur le nombre d'hommes qui partagent une expérience de paternité comparable à la sienne. Il vit dans un appartement spacieux et lumineux, au 4^{ème} étage d'un immeuble neuf des beaux quartiers. Son installation semble assez récente. La cuisine est par exemple peu équipée et habitée, la décoration quasi-absente, l'essentiel des objets qui nous environnent sont utilitaires. Le salon est meublé d'un grand bureau – Louis travaille beaucoup à la maison pour pouvoir s'occuper de ses enfants, âgés de deux et quatre ans – que côtoient canapé, fauteuil et table basse. Des jouets d'enfants parsèment la pièce. Durant l'entretien, il me montre avec un brin de fierté le tout nouveau rayonnage voué aux livres d'enfant qu'il vient d'installer dans la bibliothèque (par ailleurs fort réduite) du salon. Il me fait également visiter les deux chambres des petits (chez leur mère cet après-midi là), aménagées avec soin.

Les deux principales dimensions de la vie de Louis, son travail et ses enfants, apparaissent ainsi d'emblée dans la configuration des lieux. Durant l'entretien, il parle beaucoup de son isolement social.

Victor est un ancien musicien professionnel, devenu instituteur. Il me reçoit chez lui, dans l'ancien appartement familial acheté par le couple dans un quartier prisé des classes moyennes du centre-ville. Le logement est un vieil appartement rénové, spacieux et chaleureux, qu'il occupe désormais seul avec ses trois filles, chacune ayant choisi un mode de résidence différent : la grande vit chez lui au quotidien, la cadette chez la mère, la benjamine se partage entre les deux foyers. Malgré la séparation, Victor et son ex-femme n'ont pas encore divorcé et ont conservé l'appartement afin qu'il puisse y accueillir ses filles. Victor exprime son intérêt pour la recherche que je mène et me dit que la situation des pères séparés fait l'objet de trop peu d'attentions. Nous nous installons sur le canapé, couvert des poils du chat qui tourne autour de nous. Victor m'explique qu'il a un peu rangé avant que j'arrive mais qu'il est épuisé, qu'il n'arrive pas à gérer le quotidien. C'est sans doute la raison pour laquelle il ne me fait pas visiter l'appartement m'indiquant simplement de loin, durant l'entretien, les trois chambres des filles. Victor parle très bas, semble très déprimé ; il évoque longuement ses difficultés personnelles : ses problèmes d'alcoolisme, qui ont en partie provoqué la rupture conjugale, sa solitude amoureuse et sexuelle et son isolement liés, pense-t-il, à sa déprime actuelle. Dans cette situation post-séparation, sa paternité est à la fois un réconfort et une épreuve, soutenue par une coparentalité assez sereine avec la mère des enfants.

Je me rends chez Abdel un vendredi matin d'hiver, pendant que ses enfants sont à l'école. Il m'attend chez lui, un petit appartement en rez-de-chaussée du centre-ville. J'entre dans une petite cour close par un grand portail en bois. Des journaux publicitaires y sont entassés à côté d'un petit chariot. Il y aussi un barbecue, des jouets d'enfants, une petite table et une chaise. L'impression plutôt sympathique que donne cet extérieur est vite contredite par l'appartement, qui doit être une ancienne cave. La seule véritable ouverture est la porte d'entrée, qui donne sur une toute petite pièce où sont placées une table et deux chaises. Deux marches descendent à gauche dans une petite cuisine, sans fenêtres, et à droite dans une pièce aveugle qui semble faire office de chambre d'enfants. Au-dessus de la cuisine, une mezzanine a permis d'aménager une seconde chambre. L'ensemble est minuscule, vétuste, et un désordre général règne dans le logement. L'appartement n'est pas chauffé, la porte d'entrée ferme mal, Abdel a gardé son blouson. Il débarrasse la table dans l'entrée, couverte de vêtements d'enfants, d'outils, d'objets divers. Il s'excuse du désordre, je lui dis que ce n'est pas très rangé chez moi non plus, il sourit. Il me prépare un café, et me pose des questions sur la recherche que je mène. Je le remercie d'avoir accepté de me recevoir, il me répond qu'il trouve important d'aider les chercheurs, la recherche en général. Plus tard, au cours de la discussion, Abdel m'expliquera qu'il a fait des études en informatique, et travaillait comme technicien supérieur en Algérie. L'entretien commence. Abdel semble préoccupé, tendu, épuisé, sans cesse partagé entre le besoin de parler et la peur de trop en dire. Il ne finit pas ses phrases, donne peu de détails, sans doute aussi parce qu'il maîtrise assez mal le français, et divers malentendus émaillent notre conversation. Il regarde l'heure fréquemment car il doit partir travailler (il distribue des journaux publicitaires dans les boîtes aux lettres) avant d'aller chercher les enfants à l'école. J'essaie de détendre l'atmosphère mais je me sens moi-même mal à l'aise, car j'ai l'impression de lui voler un temps précieux. Au bout de 45 minutes, nous avons fait le tour des questions essentielles : Abdel lutte au quotidien pour concilier l'éducation de ses trois enfants et un emploi peu rémunérateur. Son récit témoigne d'un sentiment général d'échec – échec de la migration, de son mariage, de ses espoirs de réussite sociale – et d'un grand isolement. Je le quitte, glacée

et honteuse : il m'a rendu service en acceptant de me recevoir, mais qu'ai-je offert en retour ? Mon passage chez lui m'apparaît comme une intrusion que la difficulté de sa situation teinte de voyeurisme.

Il n'est nul besoin de le rappeler : la démarche ethnographique est indissociable d'une interrogation sur le rapport à l'altérité, interrogation renouvelée dès lors que le chercheur s'intéresse à sa propre société. « Au cœur de la relation ethnographique il y a une tension qui s'exerce entre une dimension de distance et une dimension de proximité, qui est à la fois source d'inconfort et vecteur de connaissance » (Albera, 2001 : 9). Dans cette enquête, cette oscillation s'est imposée avec une acuité particulière du fait des variations sociales des situations rencontrées.

Il n'est pas tout à fait identique de se rendre dans une résidence chic et sécurisée du neuvième arrondissement de Marseille, dans un vieil appartement rénové où pourrait très bien vivre l'enquêtrice, ou dans un logement vétuste du centre-ville, pour y rencontrer des hommes aux parcours et aux difficultés très différentes. L'ethnologue y projette inévitablement ses propres codes et références sociales et culturelles, son ressenti et ses émotions. Le sentiment de familiarité avec certains univers et la manière dont ils sont habités peut instaurer d'emblée une impression de connaissance et d'intimité libérant la parole, quand un décor plus éloigné de ses propres références la placera dans une position plus distancée, à moins qu'elle ne perçoive des lieux abordés que les conditions de vie particulièrement âpres et douloureuses de leurs habitants, y interrogeant alors la légitimité de sa présence.

A cette diversité répond celle des discours et des manières de mettre en mot les informations délivrées. L'attention aux manières de dire, aux expressions et formulations est d'emblée sollicitée lorsque celles-ci traduisent la distance séparant l'enquêtrice et l'enquêté. Il importe alors d'entendre, accueillir et comprendre une parole, un regard et un point de vue relevant d'une position très différente de celle de l'ethnologue, tant du point de vue du genre ou de l'origine culturelle que du parcours antérieur et de l'appartenance sociale. Dans le cas des pères migrants, les difficultés linguistiques occasionnent des malentendus et empêchent les hommes de développer certains récits, limitant leur possibilité de se raconter. Il faut alors « faire avec » cette langue inhospitalière et difficile à manier en redoublant d'attention, simplifier sa propre manière de formuler questions et relances afin d'établir des conditions plus favorables à une relation d'échange et de compréhension mutuelle. Si l'identification est impossible, ce sont les aprioris, les préconceptions, les représentations erronées qu'il faut combattre, dans le respect de la parole offerte et la disponibilité à d'éventuels discours inattendus.

Certaines façons de raconter seront au contraire très familières à l'enquêtrice, d'autant plus qu'elles décriront des expériences sociales vécues dans un milieu similaire au sien. La proximité avec le milieu d'appartenance de l'enquêté peut constituer une ressource, permettant un échange d'autant plus aisé que les univers de références sont les mêmes, et donnant parfois au chercheur les clefs de compréhension de certaines situations. Elle n'est cependant pas sans risques. Projeter ses représentations ou son propre ressenti sur le récit entendu est une tentation d'autant plus grande que le jeu d'identification est aisé, ce qui peut conduire à sur-interpréter, à poser de mauvaises questions, à induire des réponses faussées par les « intuitions » de l'ethnologue. C'est la relative absence d'altérité qu'il importe alors de travailler et de mettre à distance.

L'existence ou l'absence de modèles et de références permettant de qualifier, d'interpréter la situation d'entretien, mais aussi de décrire une situation socialement peu reconnue ont ainsi contribué à orienter les récits et leur contenu. Une observation réflexive en situation d'entretien s'avère alors non seulement possible mais aussi nécessaire, surtout lorsque les variations sociales des situations envisagées impliquent la renégociation permanente d'une « bonne distance » entre l'enquêtrice et l'enquêté.

La légitimité de la recherche et du chercheur : quelle réciprocité ?

Comme toute recherche sollicitant la participation de personnes enquêtées, le recueil de récits et de témoignages par entretiens soulève la question de la légitimité de la démarche du chercheur et de l'utilité de son action, du point de vue de ses informateurs comme à ses propres yeux. Juliette Sakoyan (2008) rappelle que « la position d'endettement est constitutive de celle du chercheur, puisque sa fonction consiste à s'introduire au sein de réalités sociales plus ou moins privées et, presque systématiquement, à prendre du temps et de la disponibilité aux acteurs ». En échange de ce don, qu'attendaient les hommes que nous avons rencontrés, comment répondre, et que rendre ? Florence Bouillon (2005) distingue trois formes du contre-don, façonnant la relation du chercheur à ses enquêtés et la légitimité de sa position : l'attention, la gratification symbolique et l'aide.

Comme dans toute relation ethnographique, et de manière accentuée par la situation d'entretien, l'ethnologue offrait ici d'écouter. Beaucoup de rencontres témoignaient de l'impérieuse nécessité de raconter des parcours et des expériences finalement peu sollicités. L'entretien était l'occasion de décrire différentes difficultés matérielles, affectives et

psychologiques, d'exprimer diverses inquiétudes liées à la prise en charge des enfants, mais aussi d'évoquer les moments heureux de l'expérience parentale. Certains témoignages étaient marqués par une intense charge émotionnelle, lestés du poids d'une souffrance difficile à recevoir, et dont je repartais bien souvent envahie. Nombre de nos interlocuteurs s'accordaient d'ailleurs à constater combien ces occasions de paroles étaient rares, regrettant que leur situation soit invisible, oubliée, non reconnue... « *Ce sont des expériences dont on parle peu* », « *on ne me demande jamais comment je me débrouille* ».

Ce qui s'offrait ainsi dans le temps de l'entretien est bien sûr une écoute, mais aussi un regard en forme de reconnaissance de l'expérience racontée, de sa valeur et de sa légitimité en tant qu'expérience de paternité. L'enjeu de la recherche et son utilité résidaient également dans son objectif, livré aux enquêtés, et autant que possible partagé avec eux : donner à voir, porter à la connaissance et rendre intelligibles les situations singulières et souvent difficiles que connaissaient ces hommes. Certains pères, adoptant ce point de vue, plaçaient l'ethnologue dans le rôle de témoin, insistant sur les questions qu'ils jugeaient importantes, la conseillant sur les éléments à souligner dans son « rapport » ou dans son « livre ». Se jouait ainsi la reconnaissance symbolique de la valeur des récits recueillis comme celle de leurs auteurs, soudain placés au centre de l'attention, et appelés à faire connaître leur histoire.

Qu'en est-il de l'aide ? Les attentes des pères à l'égard de l'enquête n'étaient pas seulement d'ordre moral ou symbolique. Cette enquête se caractérise par la difficulté des conditions d'existence et l'isolement de certains des hommes rencontrés. Plusieurs d'entre eux ont formulé à mon égard des attentes d'ordre pratique, immédiates et concrètes. Ceci n'a rien d'inhabituel dans le cadre d'une enquête ethnographique conduite auprès de personnes en difficulté sociale, économique ou culturelle (Bouillon, Fresia, Tallio, 2005). Cette demande tenait aussi à notre position ambiguë à l'égard des institutions, sans doute accentuée par une phrase de la lettre de proposition expliquant que les résultats de la recherche permettraient « d'améliorer la situation des pères séparés ou divorcés ». Prise au pied de la lettre, cette formulation a pu être interprétée comme une promesse d'aide pratique, qui fut parfois sollicitée, soit dès le début de la rencontre, soit à la fin de l'entretien : problèmes de papiers, difficulté à trouver un logement plus grand ou une solution pour la garde des enfants, demande d'intervention auprès de personnes « bien placées » dans le cadre d'un conflit juridique avec l'ex-épouse... Quelle que soit la requête, je pense aujourd'hui avoir commis l'erreur d'interpréter systématiquement et uniquement ces demandes comme l'expression d'une confusion quant à mon statut, répondant toujours de manière identique : non, je n'étais

pas travailleuse sociale, et en dehors de ma sollicitude et de quelques recommandations et conseils, je ne disposais pas des compétences nécessaires à la résolution des problèmes qui m'étaient présentés. En témoignant de cette impuissance, je me démarquais du rôle « institutionnel » que je craignais de devoir endosser. Mais qu'ai-je alors rendu à ceux qui m'ont offert leur témoignage ? N'aurais-je pas dû, au contraire, sortir de la stricte position d'enquêtrice « neutre » que je m'étais imposée, en prenant acte des avantages que recelait ma position personnelle aux yeux de certains des hommes rencontrés ? Maîtrise de la langue orale et écrite, compétences relationnelles utiles en matière administrative, autant de savoir-faire et de savoir-être qui manquaient parfois à mes interlocuteurs, et qu'il m'aurait peu coûté de mettre à leur profit, même de manière minimale (mise en contacts avec des personnes ressources, accompagnement ou conseil pour se rendre dans tel ou tel centre social, etc.). Ceci m'aurait en outre permis d'entrer dans une autre forme d'observation – celle des relations de ces pères à différentes institutions – et d'apporter de féconds éléments à l'étude des paternités en solitaire.

Juliette Sakoyan (2008) suggère de considérer le contre-don, lorsqu'il déborde la stricte position de l'ethnologue en quête de savoir, « comme une manière de nouer une relation globale qui ne se limite pas à la recherche, d'apparaître comme un sujet aux yeux de la personne auprès de laquelle on enquête tout en lui affirmant réciproquement son statut de sujet global ». Il est évidemment difficile de nouer une telle relation dans le cadre d'une recherche basée sur une série de rencontres uniques. En favorisant une meilleure interconnaissance entre le chercheur et l'enquêté, des rencontres répétées permettent en revanche au chercheur de trouver place dans l'environnement social de l'enquêté. Elles fondent une relation de confiance réciproque, ouvrant à des échanges moins formels et maîtrisés, d'où peuvent surgir les contradictions et les ambivalences des discours, et permettent bien sûr de plus amples observations, concernant les lieux de la vie domestique et familiale mais aussi, par exemple, l'environnement social et institutionnel des personnes rencontrées. Le recueil de la parole et l'attention à ses conditions particulières ne peut ainsi se dispenser d'une interrogation sur la temporalité de l'enquête. La pratique des entretiens permet trop rarement de construire une relation dans le temps long d'une véritable interaction, ce qui nuit d'une part à la qualité des informations recueillies, et empêche d'autre part, lorsque la demande s'exprime, la possibilité d'un contre-don relativement satisfaisant (Bouillon, 2005).

Conclusion

La pratique du recueil de récits et de témoignages a conduit à de fécondes études sur la parenté contemporaine, dont on peut cependant souligner deux limites : une attention réduite à la pluralité des appartenances sociales et culturelles qui caractérisent les nouveaux liens entre parents, et une faible réflexivité. Ouvrant à une diversité sociale et culturelle nouvelle dans mon parcours de recherche, cette enquête a fait resurgir le caractère central des appartenances sociales et les implications méthodologiques de leur prise en compte, de la définition d'une « population » jusqu'aux conditions de rencontre et d'échanges, en passant par les modes de prise de contact avec les personnes. Il importait ainsi de resituer les récits recueillis dans un contexte, un lieu, une temporalité qui donnent corps et sens aux paroles échangées. Enfin, le sentiment d'inachevé ressenti à l'issue de ce travail interroge la dimension éthique des liens créés entre l'enquêtrice et ses enquêtés. Interroger des personnes en situation de "crise", c'est sans doute s'engager, d'une manière ou d'une autre, à tenter de participer à son dénouement. Si la question de cette participation est toujours à interroger, elle est particulièrement aiguë dans les cas où la temporalité trop courte de l'enquête empêche de construire, autour des entretiens, une relation où un contre-don satisfaisant peut être envisagé. En-deça et au-delà de la parole, le recueil de récits et de témoignages s'éclaire ainsi du contexte et de la teneur des relations nouées au fil de la recherche.

Bibliographie

- Albera Dionigi, 2001. « Terrains minés. » *Ethnologie Française*, T. XXXI (1), p.5-13.
- Bessière Céline, 2008, « “Se marier pour aller jusqu'au bout ensemble ?” Ruptures conjugales et transmission des exploitations agricoles dans la lignée. », *Revue d'Etudes en Agriculture et Environnement*, INRA, vol. 3, n°88, p. 47-70.
- Bessière Céline, 2010, *De génération en génération. Arrangements de famille dans les entreprises viticoles de Cognac*, Raisons d'agir, « Cours et Travaux », Paris.
- Cardi Coline, « La « mauvaise mère » : figure féminine du danger », *Mouvements* 1/2007 (n° 49), p. 27-37.
- Carsten Janet, 2006. « L'Anthropologie de la parenté : au-delà de l'ethnographie ? ». *ethnographiques.org*, Numéro 11 - octobre 2006 [en ligne]. (<http://www.ethnographiques.org/2006/> Carsten - consulté le 4.11.2012)
- Bouillon Florence, 2005. « Pourquoi accepte-t-on d'être enquêté ? Le contre-don, au cœur de la relation ethnographique ». In Bouillon F., Fresia M., Tallio V., (dir.), *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*. Paris, CEA-EHESS, p. 75-96.
- Bouillon F., Fresia M., Tallio V., (dir.), 2005, *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*. Paris, CEA-EHESS, p. 13-28.
- Bourdieu Pierre, 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 62-63, p. 69-72.
- Fournier Pierre, 2006. « Le sexe et l'âge de l'ethnographe : éclairants pour l'enquêté,

- contraignants pour l'enquêteur ». *Ethnographiques.org*, Numéro 11 - octobre 2006 [en ligne]. <http://www.ethnographiques.org/2006...> (consulté le 9/08/2007).
- Gollac Sibylle, 2003, « Maisonnée et cause commune : une prise en charge familiale », in Weber Florence, Gojard Séverine et Gramain Agnès dir., 2003, *Charges de famille*, La Découverte, « textes à l'appui », pp. 274-311.
- Martial Agnès, 2003, *S'apparenter. Ethnologie des liens de familles recomposés*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Olivier de Sardan Jean-Pierre, 2008, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-La-Neuve, Academia-Bruylant.
- Orain Renaud, 2012, « Paternités en solitaire : ruptures conjugales et logiques d'insertion sociale », *Ethnologie française*, 1, Vol. 42, p.127-134.
- Pétonnet Colette, 1982, « L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, 1982, tome 22 n°4. Etudes d'anthropologie urbaine. pp. 37-47.
- Sakoyan Juliette, 2008. « L'éthique multi-située et le chercheur comme acteur pluriel. Dilemmes relationnels d'une ethnographie des migrations sanitaires ». *ethnographiques.org*, Numéro 17 - novembre 2008 [en ligne]. (<http://www.ethnographiques.org/2008/Sakoyan> - consulté le 18.10.2012)
- Schinz Olivier, 2002. « Pourquoi les ethnologues s'établissent en enfer ? Maîtrise de soi, maîtrise de son terrain ». *ethnographiques.org*, Numéro 1 - avril 2002 [en ligne]. (<http://www.ethnographiques.org/2002/Schinz> - consulté le 4.11.2012)